



EZEKIEL BOONE

# DESTRUCTION

ACTES SUD





## DU MÊME AUTEUR

*ÉCLOSION*, Actes Sud, 2018.

*INFESTATION*, Actes Sud, 2018.

Titre original :

*Zero Day*

Éditeur original :

Emily Bestler Books / Atria Books, New York

Une marque de Simon & Schuster, New York

© Ezekiel Boone, 2018

Illustration de couverture : © Mike Winkelmann

© ACTES SUD, 2019  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-330-12298-0

EZEKIEL BOONE

# Destruction

roman traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Jérôme Orsoni

*ACTES SUD*



*Pour Zoey.*  
*Je vais essayer d'écrire plus vite.*





## PROLOGUE

*Navette Mars Conquest,  
orbite terrestre basse*

Le commandant Reynard ne disait jamais de grossièretés, sauf que là vraiment, désolé, mais c'était la crotte totale. Qu'est-ce que c'était que ce bazar ?

Reynard venait d'une famille de producteurs de blé du Saskatchewan. Huile de colza, lentilles, petits pois aussi, mais surtout du blé dur. Sa mère dirigeait la ferme d'une main de fer. Le temps qu'elle ne perdait pas en baisers ou en mots doux, elle le consacrait aux affaires et elle savait comment faire fructifier un sou pour en obtenir deux. Le père de Reynard s'occupait de tout le travail physique à la ferme – semer et moissonner, labourer et donner des ordres aux saisonniers, tester les sols et les fertiliser –, mais c'était sa mère qui faisait tourner la boutique. Et elle leur disait toujours, à Reynard et sa sœur, que ce n'était pas en se plaignant de la météo qu'on faisait la pluie et le beau temps. Si tu ne peux rien y faire, ne te plains pas ; mais si tu *peux* y faire quelque chose, fais-le. Mais ne te plains jamais. Durant toute son enfance, on lui avait appris que la pire chose dont on pouvait être accusé, c'était de se plaindre. “Hurler à la lune”,

comme disait sa mère. Et si c'était vrai quand il n'était qu'un enfant à la ferme, lui avait dit sa mère, ça l'était encore plus maintenant qu'il était devenu astronaute.

Mais quand même.

Quelle crotte.

Il avait quitté la ferme pour l'université à l'âge de dix-sept ans et même s'il y était retourné pour les vacances, il n'avait jamais vraiment regardé en arrière. Alors, oui, il savait que les grands espaces du Saskatchewan et les routes rouges de son enfance feraient toujours partie de lui, mais il avait passé toute sa vie d'adulte à faire en sorte que ces paysages de son enfance s'étendent à des planètes entières.

Commandant Brian Reynard. Le premier homme à poser le pied sur Mars. Et c'était pour *ça* qu'il revenait sur Terre ?

Sans même parler des heures passées à étudier – double cursus d'ingénieur et de biochimiste – ou dans les simulateurs de vol de l'Aviation royale canadienne. Sans parler du temps passé à la Edwards Air Force Base pour un programme d'échange qui lui avait permis d'entrer à l'école de pilotage de l'US Air Force, ni du temps passé pour obtenir son diplôme en aéronautique. Sans parler de tous ces morceaux de sa vie littéralement dévorés dans les bureaux en sous-sol de la Nasa ou dans les salles de réunion de l'Agence spatiale canadienne. Sans parler du temps passé à courir et à faire de la gym pour être sûr d'être en meilleure forme que les astronautes plus jeunes et plus brillants que lui qui essayaient de prendre une place qu'il avait méritée. Sans parler, non plus, de toutes ces années à se préparer pour cette seule mission.

Rien que cette mission elle-même : huit mois et demi à bord de la navette *Mars Conquest*, sur une trajectoire

d'Hohmann, certes économique mais plutôt lente quand même, vers Mars ; un an et demi pour établir la première station de recherche sur Mars et attendre qu'une fenêtre s'ouvre pour le vol retour ; encore huit mois et demi pour le vol retour. Ça faisait combien ? Presque trois ans de sa vie. Alors oui, l'humanité était parvenue à un point où le simple fait d'aller dans l'espace ne suffisait plus à vous rendre célèbre – la liste des personnes qui étaient déjà allées dans l'espace sur Wikipédia était si longue que c'en était absurde –, et même la Lune était un endroit bondé. Mais être la première personne sur Mars ? Le premier homme à poser le pied sur la Planète Rouge ? Le premier humain à fouler cette sphère géante, froide et poussiéreuse dans les étoiles ? Ça ne comptait quand même pas pour rien, si ?

Quand c'était déjà de l'histoire ancienne, enfant, les images en noir et blanc du petit pas de Neil Armstrong lui donnaient la chair de poule. Et même en descendant l'échelle et en laissant la faible gravité de Mars l'attirer à la surface – même en prononçant les paroles si savamment préparées pour lui par le comité qui représentait les six pays engagés dans la mission *Mars Conquest* –, c'était la voix d'Armstrong, grésillante, qui résonnait en lui. Électrisante.

Du coup, le commandant Reynard trouvait ça plutôt raisonnable de vouloir être accueilli en héros au moment où il poserait le pied sur Terre. Plutôt raisonnable de croire qu'il prendrait place aux côtés des grands explorateurs de l'histoire de l'humanité. Et, bon sang de bonsoir, plutôt raisonnable de s'attendre à un défilé sous les confettis pour fêter son retour.

Il savait bien que c'était ridicule. Même s'il n'avait pas été élevé par une mère qui pensait que se plaindre était un péché capital – suivi de près par le fait de se vanter

et de dire des grossièretés –, il aurait été prêt à admettre que c'était fou de sa part d'être contrarié parce qu'il n'allait pas avoir son défilé. Il y avait des choses plus graves.

C'était peut-être pour cette raison qu'il faisait une fixation sur sa déception. Ça lui permettait de penser à autre chose qu'à l'impensable. Avec l'équipage, ils avaient suivi les événements à partir du moment où les araignées avaient commencé à sortir – le débit était parfois limité, mais il avait accès à Internet – et ils avaient oscillé entre incrédulité et horreur. En approchant de la Terre, la situation avait déjà l'air très préoccupante : un accident nucléaire en Chine qui n'était en fait pas un accident, mais le premier signe de la catastrophe à venir, suivi par des araignées qui pullulaient aux quatre coins du monde. Et puis, soudain, on aurait dit que c'était fini. Ça avait beau ne pas tourner rond, la Terre, elle, continuait de tourner. En se mettant sur orbite terrestre basse en vue de l'atterrissage, le commandant Reynard se dit qu'il aurait été si facile d'ignorer ce qu'il se passait un peu plus bas.

À deux cents kilomètres de distance, la Terre était lumineuse et paisible. Elle était si belle que Reynard, qui ne se lassait jamais d'admirer la planète où il était né, doutait parfois de sa réalité. S'il n'avait pas été un homme de science, il aurait pu penser que c'était un rêve ou que la Terre était la création d'un être supérieur et incompréhensible. Même s'il avait été élevé comme un bon petit protestant, à l'âge adulte, il était devenu un membre de l'Église de la science. Il croyait aux mathématiques et à l'ingénierie, pas à la main de Dieu. Et pourtant, en regardant le soleil se lever et se coucher tous les jours sur Terre alors que la navette la survolait en orbite à plus de sept cents kilomètres par seconde, il lui était presque impossible de ne pas croire en une puissance

supérieure. Comme il l'avait dit en posant pour la première fois le pied sur Mars, "La place de l'humanité est dans les cieux".

Et puis la deuxième vague d'éclosions avait eu lieu.

Mais durant les jours entre la fin de la première vague et le début de la deuxième, l'équipage avait passé du temps à... Bon, peu importe la manière dont on pourrait le tourner, le mieux, c'est encore de dire qu'ils avaient passé leur temps à flipper. Les informations que les conseillers scientifiques Ya Zhang et Vasily Sokolov avaient reçues des gouvernements chinois et russe étaient si différentes qu'elles avaient rendu tout le monde nerveux. C'étaient tous des scientifiques et ils avaient l'habitude de traiter des données. On avait dit à Ya de ne pas s'occuper du fait que la moitié de la Chine avait été rasée de la carte et à Vasily, qu'il y avait une invasion d'araignées, mais qu'elle avait été repoussée grâce au génie russe.

Reynard avait organisé une réunion pour en parler et, après avoir comparé les informations pendant des heures et des heures, ils avaient décidé qu'il n'y avait rien à faire à part attendre les ordres. Du coup, ils avaient fait tout ce qu'ils avaient pu pour préparer l'atterrissage de la navette, ce qui en temps normal leur aurait déjà donné pas mal de soucis et de travail.

Mais assez vite, il apparut clairement que le temps était tout sauf normal et la seconde vague d'araignées vint presque comme un soulagement : Reynard réalisa qu'il s'y attendait depuis la fin de la première et que c'était comme une libération.

Ils avaient regardé la présidente Pilgrim s'adresser à l'Amérique, ils l'avaient écoutée expliquer son plan pour réduire le pays en miettes dans le but de le sauver. Par respect, Reynard et le reste de l'équipage avaient fait

semblant de ne pas voir l'ingénieur de vol, Shimmie, se mettre à pleurer. Et puis, ils avaient vu l'enfer sur Terre. Les communications avec la Terre étaient intermittentes jusqu'à ce que, soudain, dans de grands éclats de lumière, il n'y en ait plus du tout. Il y avait eu un nouveau débat – le genre de débat que seuls des gens surdiplômés peuvent avoir en période de crise – pour savoir s'ils avaient perdu le contact avec la Terre parce que les explosions nucléaires qui avaient eu lieu partout en Amérique avaient déclenché une onde électromagnétique qui avait grillé tous les satellites et les réseaux, contrairement à ce qui s'était passé en Chine, ou parce que la civilisation venait tout simplement de s'effondrer. Mais au bout d'une heure ou deux, Reynard y mit un terme.

— Aucune importance, dit-il.

Une trentaine de points lumineux, les armes nucléaires tactiques, avaient déjà éclairé l'Amérique du Nord et ils avaient parlé et s'étaient disputés suffisamment longtemps pour voir plusieurs levers et couchers de soleil, la navette *Mars Conquest* faisant le tour de la Terre en deux heures environ.

— Il est temps de prendre une décision. Nous avons assez de réserves pour rester ici encore deux mois. Nous avons donc le temps d'attendre les ordres jusqu'à ce que nous n'ayons presque plus rien. À ce moment-là, si on ne nous a toujours rien dit, nous devons agir seuls. Ou peut-être que la réponse est dans la question parce que tout est fichu là-bas en bas et que nous ne recevrons jamais le moindre ordre et que nous devrions dire *tant pis, on y va* et nous poser.

Même si c'était une expédition militaire, le commandant Reynard soumit la décision au vote. Un à un, Vasily, Ya, Shimmie, Turk et même Jenny votèrent pour sortir la navette d'orbite.

— D'accord, dit Reynard. On rentre à la maison.

L'entrée dans l'atmosphère fit cahoter la navette dans un bruit de ferraille évoquant deux grenouilles-taureaux en train de s'accoupler sur une cymbale, mais une fois que les choses se furent calmées et qu'il ne se sentit plus ballotté dans tous les sens, le commandant Reynard fut étonné de s'apercevoir qu'il était en train de pleurer. Deux ans, onze mois et trois jours. C'était le temps qu'il avait passé sans poser le pied sur Terre. Peu importe qu'il ait été le premier homme à avoir marché sur Mars : sur Terre, c'était chez lui. Depuis le siège du pilote, la vue était à couper le souffle. Ciel bleu au-dessus de la Floride. Si clair que les rares traînées nuageuses ne faisaient que le rendre plus parfait encore. L'océan Atlantique brillait comme un diamant.

L'atterrissage en lui-même fut presque décevant. Ils empruntèrent la piste des navettes spatiales au Kennedy Space Center et, même si la *Mars Conquest* tenait plus de la chaussure de course que de l'aigle, ils se posèrent en douceur. Le commandant Reynard utilisa presque la totalité de la piste avant d'arrêter la navette. Ils passèrent en revue les procédures et les check-lists et descendirent finalement, le commandant Reynard, comme c'était son droit en tant que première personne à avoir posé le pied sur Mars, posant le pied sur Terre en premier.

Après presque trois ans d'air recyclé, la soupe chaude d'un après-midi en Floride avait une odeur délicieuse et vivifiante. L'espace d'un instant, il fut inexplicablement heureux, les araignées, les armes nucléaires, le chaos, la mort et la fin du monde chassés par le plaisir simple de respirer et d'être soumis à l'attraction terrestre.

Mais tout était si calme.

Personne pour les accueillir.

Pas de défilé.

Il n'y aurait jamais de défilé.  
Le commandant Reynard soupira. La crotte totale,  
complète. Absolue.



## *Bethesda, Maryland*

Il fallut moins de cinq minutes à la vice-caporale Kim Bock pour réaliser qu'ils étaient tout seuls. Avant les bombardements, ils avaient regardé un hélicoptère s'envoler avec à son bord cinq scientifiques et deux civils, Amy Lightfoot et Fred Klosnicks, plus leur super-labrador, Claymore, en direction d'un porte-avions où ils seraient en sécurité. Le mari d'Amy, Gordo, et celui de Fred, Shotgun, étaient restés avec Kim et les marines. La pilote de l'hélicoptère avait promis qu'elle reviendrait les chercher mais, même si elle avait envie de croire qu'elle viendrait les sauver, Kim savait que c'était une promesse en l'air. L'hélicoptère était parti en surcharge et si le Dr Guyer et les autres scientifiques étaient sans doute une priorité absolue, Kim et ses marines ne l'étaient en aucun cas. Non. Kim était parfaitement réaliste : ils allaient devoir se débrouiller tout seuls. Les araignées mangeaient des gens, le gouvernement des États-Unis employait des armes nucléaires sur son propre sol et la cavalerie n'allait pas venir les sauver.

Au début, ils avaient eu de quoi s'occuper. Pendant un petit moment, ils avaient travaillé pour transformer le labo du professeur Guyer et l'unité de bioconfinement à l'Institut national pour la santé en un endroit où se mettre à l'abri. Mais ils avaient fini par laisser tomber

quand Shotgun avait fait remarquer au sergent-chef Rodriguez que les banlieues de Washington ne seraient pas sûres quand bien même ils parviendraient à se protéger des araignées.

— La raison pour laquelle j'ai construit un bunker, ce sont les armes nucléaires, dit Shotgun. Évidemment, je ne m'attendais pas à devoir m'abriter parce que les armes nucléaires serviraient à nous protéger des araignées. Enfin, en théorie. Parce que, pour être honnête, je ne suis pas sûr que ce soit la meilleure stratégie. Mais le problème reste le même : on peut raisonnablement s'attendre à ce que Washington soit le prochain sur la liste. Le risque de finir vaporisés si on reste ici est plus grand que celui d'être mangés par les araignées. On travaille avec des informations incomplètes, mais quand même, si j'étais vous, je ne resterais pas ici à attendre des ordres.

Ils travaillaient *vraiment* avec des informations incomplètes. Autour d'eux, tout s'effondrait – il y avait des pannes de courant, les réseaux téléphoniques étaient saturés ou ne marchaient tout simplement plus, à la radio on n'entendait que des grésillements, Internet n'était plus qu'une vague idée –, mais on entendait toujours parler des bombes : Denver, Minneapolis, Chicago, Kansas City, Cleveland, Memphis, Dallas, Las Vegas. Ils en avaient compté trente, peut-être, rasant toutes les grandes métropoles qu'on savait infestées. Sans parler des centaines de milliers de kilos, peut-être des millions, d'explosifs conventionnels largués sur les autoroutes et les routes nationales pour rendre l'Amérique impraticable. Dans l'idée que si les gens ne pouvaient plus voyager, les araignées non plus.

— Bon, dit la première classe Sue Chirp, au moins Disneyland a été épargné. J'ai toujours voulu y aller.

Kim voulut la reprendre, mais elle se ravisa. À quoi bon dire à Sue qu'en fait Disneyland avait été détruit tout comme Los Angeles et un bon morceau de la côte Ouest ? Kim savait que Sue parlait pour parler, pour qu'elles se sentent mieux toutes les deux. En plus, Sue voulait certainement parler de Disney World. Et d'après ce que savait Kim, Sue avait probablement raison : pour l'instant, la Floride semblait avoir été épargnée par les araignées.

Une idée en amenant une autre, la Floride et Disney World lui firent penser à la différence entre les deux chiens dans les dessins animés, Dingo et Pluto, et pourquoi l'un pouvait parler et marcher sur deux jambes tandis que l'autre était un chien normal, ce qui la fit penser au chien d'Amy, Claymore, ce qui la fit pleurer. Encore. Elle pleurait beaucoup, ces derniers temps.

Même si Rodriguez faisait de son mieux pour occuper son peloton, il y avait beaucoup de temps morts. Ce qui voulait dire que Kim avait beaucoup de temps libre pour penser à ce stupide chien. Enfant, elle avait toujours voulu un chien, mais son père était allergique. Ils n'étaient pas loin de Woodley Park. C'était là que ses parents vivaient, tout près de la National Cathedral School, où son père pouvait se rendre à pied au travail. Et le plus bizarre, c'était qu'elle n'avait même pas vraiment pensé à eux. Mais elle n'arrêtait pas de pleurer en revoyant Claymore agiter la queue alors qu'elle le faisait monter dans l'hélicoptère.

Pendant ce temps, Teddie, qui travaillait à CNN, se baladait en filmant tout ce qu'elle pouvait, tout excitée à l'idée de tourner une sorte de documentaire. De leur côté, les deux autres civils, Shotgun et Gordo, s'occupaient en bidouillant leur machine, le ST11, qui était censée servir à tuer les araignées mais leur donnait

surtout envie de dormir, aux araignées. Ce qui n'empêchait toutefois pas Shotgun d'appeler régulièrement Rodriguez pour lui répéter ce qu'il lui avait déjà dit : si le gouvernement des États-Unis dans toute sa puissance et sa grande sagesse avait décidé de lâcher quelques dizaines de bombes nucléaires pour éradiquer les villes infestées, Washington ne devrait pas tarder à y passer. Et si, techniquement, l'Institut national pour la santé n'était pas à Washington, ce n'était pas quelques kilomètres qui le protégeraient des retombées du champignon. Chaque fois que Shotgun le lui disait, Kim pouvait voir Rodriguez se débattre avec cette idée. Rodriguez n'était pas vraiment du genre à penser par lui-même. Et avec tout ce bordel et l'absence d'ordres, on voyait clairement que le sergent ne savait pas quoi faire.

Il avait réussi à maintenir la discipline, il fallait le lui accorder, et il avait aussi fait en sorte qu'ils gardent leurs distances avec les autres forces armées sur le parking de l'INS et alentour. Mais Kim ne pouvait pas ne pas remarquer que certains des soldats des unités autour d'eux manquaient à l'appel.

— C'est mon imagination ou bien ? demanda-t-elle à Honky Joe.

— Nan, répondit Honky Joe. Il n'y en a pas autant que tu penses, tout bien considéré, mais il y a eu quelques désertions, aucun doute. Rodriguez a réussi à nous tenir la bride, on ne peut pas le lui enlever. Mais ce n'était qu'une question de temps avant que certains commencent à foutre le camp. Il l'observa et puis hocha la tête : Nan. Ça ne t'a pas traversé l'esprit. Je le saurais si c'était le cas. Tu es trop intelligente pour ça. Ça n'aurait aucun sens. Où tu irais ? Personne n'est préparé à ça. Si c'était autre chose. La Russie. La Corée du Nord. Des terroristes, même. On saurait quoi faire, non ? Mais les araignées ?

Il éclata de rire et lui tendit la bouteille de Gatorade qu'il était en train de boire. C'était chaud et la couleur gerbante du liquide sucré vert lui faisait mal aux dents rien qu'à la regarder, mais ça ne l'empêcha pas de boire. Ça lui rappelait son enfance : un réconfort sucré.

— Il vaut mieux qu'on se serre les coudes, pas vrai ? Est-ce que c'est pas ça, être un marine ?

Elle le pensait. C'était une des raisons pour lesquelles elle s'était engagée. Être un marine, ça voulait dire appartenir à quelque chose de plus grand qu'elle.

Elle garda la bouteille de Gatorade et fit de son mieux pour se diriger vers l'endroit où Shotgun, Gordo, Teddie et Rodriguez étaient regroupés sans trop se faire remarquer. Elle s'approcha suffisamment pour entendre Shotgun dire à Rodriguez, en termes explicites, que, quoi que les marines choisissent de faire, les civils allaient se tirer de Washington dès que possible.

Une heure plus tard, quand Rodriguez les appela, Kim remarqua que pour la première fois il manquait un homme dans leur unité. Garvey ou Harvey ou quelque chose dans le genre. Un gamin silencieux, la peau si pâle qu'on aurait dit qu'il n'avait jamais rien bu que du lait chaud, et Kim s'était sentie reconnaissante qu'il ne fasse pas partie de son unité. Kim vit bien que Rodriguez avait remarqué qu'il en manquait un à l'appel, mais on ne parla pas de cette absence. Quoi qu'il en soit, Rodriguez avait l'air soulagé et, quand il se mit à parler, Kim réalisa que c'était parce qu'il n'avait plus à peser le pour et le contre pour prendre une décision : on lui avait forcé la main. Il ne pouvait plus jouer la montre.

— Nos ressources principales à l'INS – et il voulait parler des scientifiques qui avaient pris l'hélicoptère – ne sont plus ici. Ce qui signifie que nous devons suivre nos ordres de départ – conduire les civils auprès

du professeur Guyer. Nous n'allons pas être en mesure de conduire Shotgun et Gordo sur l'*USS Elsie Downs*.

— Pas sans un hélicoptère, Kim entendit Honky Joe marmonner dans sa barbe.

— Notre objectif principal est donc de protéger ces civils. On nous a ordonné de les traiter comme des ressources de grande valeur et nous allons continuer d'agir de la sorte : leur sécurité est notre priorité. Et, étant donné que Washington est une cible potentielle, je prends la décision de quitter les lieux.

Alors qu'il prétendait que c'était sa décision, ses yeux se tournèrent en direction de Shotgun et de Gordo.

— Pour aller où ?

Kim ne sut pas qui avait posé la question, mais ça n'avait pas d'importance. Ce qui en avait, c'était qu'ils allaient quitter les lieux.

— Chincoteague Island, Virginie, répondit Rodriguez.

Un endroit sans importance à l'échelle nationale, mais un bon endroit où attendre. C'était loin de Washington, mais à côté de l'océan. Comme ça, s'ils réussissaient à rétablir le contact et à prendre un hélicoptère, ils seraient un peu plus proches des porte-avions, où ils seraient en sécurité. Pendant que Rodriguez leur exposait son plan, Kim vit que les marines regardaient les autres troupes autour d'eux, mais personne ne donnait l'impression de vouloir partir. Kim s'en foutait. Du moment qu'ils parlaient d'ici, ça lui convenait.

Rodriguez s'en sortit aussi bien que possible. Il leur donna des ordres et fut clair sur le fait que même si Teddie ne faisait pas partie du groupe de départ, elle faisait désormais partie des "ressources de grande valeur" avec Gordo, Shotgun et cette petite boîte ridicule. Pendant que les marines se préparaient à prendre la route, Kim

essaya de jauger son peloton. D'après elle, Honky Joe était le seul autre marine qui avait compris que Shotgun et Gordo avaient pris la décision à la place de Rodriguez.

Comme ils ne disposaient ni de Hummer ni de véhicules légers tactiques polyvalents – VLTP –, ils réquisitionnèrent des véhicules civils sur le parking de l'INS et des environs. Il s'avéra qu'entre le passé de délinquant juvénile du première classe Elroy Trotter et les connaissances en électronique de Gordo et Shotgun, faire démarrer un SUV ou un pick-up sans les clefs n'était pas si compliqué que ça. Parmi les gars – que des hommes, pas de femmes –, certains se plaignirent que c'était une honte de ne pas "emprunter" la Porsche 911 GT3 orange vif flambant neuve gracieusement garée à cheval sur deux places de parking.

— Allez. Regarde. C'est du pur sexe sur roues, dit le première classe Hamitt Frank à Kim. Tu sais combien ça coûte un engin pareil ? Mitts hocha la tête, les yeux lourds de tristesse comme un chien battu. Tout équipée comme ça ? Avec des freins en céramique, toute cette fibre de carbone...

Il laissa traîner sa voix tout en caressant du doigt le toit de la voiture. L'espace d'un instant, Kim pensa qu'il était vraiment en train de pleurer.

— Deux cent mille dollars. Au bas mot. Et elle est garée juste là.

Mais Rodriguez avait été très clair : seulement les gros véhicules à quatre roues motrices. L'Air Force avait détruit nombre de routes et de ponts dans l'Ouest et le Centre des États-Unis d'Amérique. Jusqu'à présent, la côte Est avait été épargnée, mais ça ne voulait pas dire qu'il serait facile de circuler. Rodriguez voulait qu'ils soient en mesure de couper à travers champs, de monter sur les trottoirs, et de faire du tout-terrain s'il le fallait.

Même si Rodriguez n'avait pas donné l'ordre de s'en tenir aux 4×4 et aux SUV, Kim aurait trouvé que c'était la bonne décision à prendre. En plus, c'était quoi cette histoire de mecs et de belles voitures ? Elle, elle préférerait sans hésitation un bon gros pick-up plutôt qu'une voiture de sport.

Elle finit par s'asseoir au volant d'un Nissan Titan. C'était un monstre et soit il était tout neuf soit son propriétaire l'avait traité avec plus de tendresse qu'aucun des copains de Kim ne l'avait jamais traitée. Elle ne savait pas vraiment comment ils s'étaient retrouvés là, mais elle avait hérité des trois civils : Teddie sur le siège passager avec sa caméra, Gordo juste derrière elle et Shotgun derrière Teddie. Teddie avait proposé à Shotgun de s'asseoir devant, comme il était beaucoup plus grand qu'elle, mais il avait fait signe que non et répondu que ça irait si elle avançait le siège au maximum.

— Vous avez bien joué le coup. Mettre Rodriguez dos au mur sans qu'il soit en position délicate, dit Kim à Shotgun en sortant du parking. Elle jeta un coup d'œil dans le rétroviseur et croisa son regard.

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler, répondit-il, mais c'était clair qu'il savait parfaitement de quoi Kim voulait parler.

Pendant les premières heures, les deux hommes assis à l'arrière l'avaient larguée. Ils parlaient de gigahertz et de mégahertz, d'ionisation, de fréquence, de grandes ondes et d'ondes courtes et même de propagation des ondes, même si à ce point elle avait déjà perdu le fil depuis longtemps. Teddie avait branché sa caméra pour la recharger – Kim n'y connaissait pas grand-chose en caméra, mais elle avait l'air chère – et s'était endormie tout de suite après. Ce qui voulait dire que Kim pouvait tranquillement synchroniser son téléphone au Bluetooth de



la voiture et écouter les *playlists* de rap *old school* que son meilleur ami du collège lui avait préparées.

Le simple fait de conduire la rendait presque folle. Rodriguez avait donné l'ordre que les huit véhicules restent en formation rapprochée, ce qui n'aurait pas été un problème s'il n'y avait pas eu d'embouteillages. Toutes les routes étaient bouchées. On aurait dit que tout le monde essayait d'entrer ou de sortir de Washington en même temps. Ils avaient avancé lentement pendant quelques minutes avant de rouler sur quelques centaines de mètres et maintenant ils étaient à l'arrêt complet depuis cinq minutes. Quand un espace s'ouvrait, il fallait essayer d'y faire passer les huit véhicules ensemble, c'était infernal. Au moment où Kim faisait du play-back sur le *Rapper's Delight* de Sugarhill Gang, deux heures après avoir quitté l'INS, ils avaient à peine avancé de quatre kilomètres.

C'était ça qui la gavait vraiment avec l'idée de Shotgun.

— Ou chez Walmart, dit-il. Pour être honnête, un Radio Shack serait idéal, mais à moins que, par magie, ton téléphone capte et qu'on puisse trouver le Radio Shack le plus proche, on ferait mieux de trouver un magasin d'informatique.

— Mais un Walmart, ce sera parfait si on ne trouve ni magasin d'informatique ni Radio Shack, ajouta Gordo.

— Mais je préférerais un Radio Shack.

— Vous savez où se trouve le Radio Shack le plus proche ? Ou le Walmart ? demanda-t-elle.

— Non, répondit Shotgun, l'air malheureux. On a tous les deux des téléphones satellites, mais pas moyen d'avoir Internet. Les textos, pas de problème. Et les appels vocaux aussi, probablement. Mais Google nous a laissés tomber.

Presque pour plaisanter, Kim essaya sur son propre portable. Elle ne se souvenait pas de la dernière fois qu'elle avait pu se connecter, à cause des réseaux saturés ou à cause de toute cette horreur avec les araignées et les bombardements, elle ne savait pas. Mais quand elle ouvrit son application de navigation et tapa *Radio Shack*, un emplacement à quelques rues de là apparut immédiatement. Teddie, qui venait tout juste de se réveiller, attrapa le téléphone mais, avant qu'elle ait pu passer un coup de fil, le signal avait disparu.

— Aucune importance, dit Shotgun. J'ai eu le temps de regarder la carte. Je sais comment y aller.

Kim jeta un coup d'œil à Teddie, se demandant si elle allait se mettre à pleurer, mais la fille ne broncha pas. Elle avait l'air d'être une sacrée dure à cuire pour une petite blanche d'Oberlin College, pensa Kim avant de se dire qu'elle n'avait pas le droit de la juger. Elle avait peut-être l'air d'une dure à cuire, elle, parce qu'elle était noire et athlétique, mais sa mère était oncopédiatre et son père professeur d'histoire dans une école privée pour riches. Elle n'avait pas vraiment eu une enfance difficile.

— J'ai l'ordre de rester avec le peloton, dit Kim. On ne peut pas aller au Radio Shack comme ça.

— On doit y aller.

— Désolée. Les ordres sont les ordres.

Elle sentit la main de Gordo se poser sur le haut du dossier de son siège et puis elle le vit se pencher en avant pour s'approcher d'elle. Il parlait à voix basse, d'un ton amical, et elle dut reconnaître que c'était plutôt malin parce que hausser le ton n'aurait pas vraiment été une bonne stratégie.

— Kim, dit-il, il faut que vous voyiez les choses comme ça. La raison pour laquelle vous êtes ici, dans ce 4×4, c'est parce que quelqu'un de très, très important

pense que nous — bon, d'accord, pas nous, mais que Shotgun est très, très important. Suffisamment important pour que tout votre peloton vienne nous chercher à Desperation, Californie et puis nous accompagne jusque sur la côte Est. Suffisamment important pour mobiliser des soldats...

— Des marines.

— Désolé. Des marines. Suffisamment important pour mobiliser des marines en pleine crise nationale, des avions aussi, et des hélicoptères et que tout le monde fasse tous ces efforts pour que Shotgun puisse rencontrer le professeur Guyer qui, d'après ce que je sais, est la femme chargée personnellement par la présidente Pilgrim de trouver une solution à toute cette histoire d'araignées. Et quand nous avons décidé de quitter la zone de Washington, tout votre peloton nous a suivis pour s'assurer qu'il ne nous arrive rien. Il lui toucha le bras doucement : Pensez à tout ça et puis dites-vous que c'est lui qui a besoin de faire un petit détour. Ça ne nous prendra que quelques minutes. Ce n'est pas pour le plaisir. On n'a pas *envie* de faire un détour, il *faut* qu'on le fasse.

— Il faut qu'on aille au Radio Shack ?

La voix de Shotgun était moins gentille. Pas énervée, mais impatiente. Il y avait une urgence :

— Il faut que j'achète des pièces pour faire des modifications importantes sur le ST11.

— C'est votre arme, c'est ça ?

— Oui. Enfin, non. C'est justement ça, les modifications. Ce ne sera plus exactement une arme. Ce sera un outil. Mais un outil qui peut servir d'arme.

La circulation était de nouveau à l'arrêt. Ils n'avaient pas pris la 495 en pensant que ce serait plus facile de passer par les rues du centre-ville, mais c'était un bordel innommable. Son Nissan Titan était à l'avant du convoi,

mais elle n'avait pas pour autant l'impression d'avancer plus vite. Kim se retourna pour regarder le SUV derrière elle à travers le pare-brise arrière, un Ford que conduisait Sue Chirp. Elle lui fit un petit signe de la main et Sue lui répondit. Derrière Sue, Kim vit la carrosserie argentée du pick-up d'Honky Joe. Elle ne pouvait pas voir les autres véhicules, mais elle savait que Rodriguez se trouvait dans le dernier SUV, qui fermait le convoi.

Et merde.

— OK, dit-elle, se tournant pour regarder d'abord Shotgun, puis Gordo. D'accord. On va au Radio Shack.

— Vraiment ? Gordo avait l'air si étonné que Kim éclata de rire. C'est tout ? On y va ?

— Si vous me dites que c'est nécessaire, qu'il *faut* qu'on y aille...

Elle se retourna pour regarder de nouveau la route. La voiture devant n'avait pas avancé d'un pouce. Elle se laissa tomber et posa sa tête sur le volant.

— Bon sang. Je ferai n'importe quoi pour sortir de là ne serait-ce qu'une minute. En plus, ajouta-t-elle, je suis peut-être un marine, mais j'ai toujours la vessie d'une civile et ça fait deux heures, là...

— Génial, dit Shotgun, en applaudissant à deux mains. Prenez tout de suite à droite. On peut couper par ce parking et ensuite ce ne sera qu'à quelques pâtés de maisons. Je crois que je vois le centre commercial d'ici.

Kim hocha la tête, mais elle tourna le volant à droite et fit vrombir le moteur pour que les pneus du 4×4 passent le trottoir. Ils ballottèrent d'avant en arrière quand le Nissan roula sur l'herbe et sur le trottoir puis ils traversèrent le parking. Elle regarda dans le rétroviseur et, bien sûr, la file des SUV et des pick-up la suivait, tous les marines se comportant comme de gentils petits canetons.

— Vous ne voulez pas savoir pourquoi il faut qu'on aille dans un Radio Shack en particulier ? demanda Gordo. Quelles modifications on va apporter au ST11 ?

Kim réfléchit un instant, essayant de se souvenir des bribes de conversation qu'elle avait entendues :

— Est-ce que ça a quelque chose à voir avec la propagation des ondes ?

Gordo était si excité que les mots lui échappèrent :

— Mais oui ! Enfin, non, pas exactement, mais tout ce qu'il faut faire, c'est souder...

— Gordo, l'interrompit-elle. Pour répondre à votre question : non, je ne veux pas savoir quelles sont les modifications. Écoutez, je suis une fille intelligente. J'étais bonne à l'école et mes parents étaient vraiment dégoûtés que je m'engage dans les marines au lieu d'aller à Vassar...

— Vous avez été prise à Vassar ?

— J'ai été prise à Vassar. J'ai été prise à Colgate et Hamilton College, aussi. Vous savez le mal que j'ai eu à persuader mes parents que je faisais le bon choix en m'engageant dans les marines ? Mais bon, ce n'est pas ça, la question ! Je suis intelligente. Et si je suis persuadée qu'en prenant le temps je pourrais comprendre ce que c'est que la "propagation des ondes" et pourquoi c'est important, pour le moment, mon but, c'est juste de vous conduire au Radio Shack. D'accord ?

Elle s'arrêta à la sortie du parking, regarda si elle pouvait tourner. La rue était déserte, comme si chacun était occupé à embouteiller les autoroutes et la rue qu'il venait de quitter. Elle savait que c'était une illusion — dès qu'ils essaieraient à nouveau de quitter la ville, la circulation serait ralentie —, mais pour le moment c'était bon de rouler à une vitesse approximativement normale.

— Et si on faisait ce qu'on avait à faire au Radio Shack avant de reprendre la route ? Même sans notre

petit détour, Chincoteague Island est encore à environ cent soixante-dix kilomètres, ajouta-t-elle. Vous aurez tout le temps de m'expliquer ce que vous comptez faire avec votre petit jouet en route.

USS Elsie Downs,  
*océan Atlantique*

Les marins étaient immanquablement polis. Manny pensait qu'il fallait vraiment l'être pour vivre à l'étroit dans un porte-avions. Un officier lui avait rapidement donné quelques chiffres – le porte-avions mesurait environ trois cent cinquante mètres de long, plus de trois stades de foot –, mais les chiffres ne lui rendaient pas justice. L'*USS Elsie Downs* était une ville flottante. Les vieux porte-avions de classe Nimitz nécessitaient de grands équipages, mais les nouveaux super-porte-avions de classe Ford pouvaient fonctionner normalement avec de plus petits équipages. Dans des conditions normales, toutefois, cela signifiait quand même près de quatre mille cinq cents membres de l'US Navy. Même à bord d'un monstre marin comme celui-ci, ça faisait beaucoup de marins à l'étroit. Pas pire qu'un sous-marin, se dit Manny, mais du coup la politesse était une bonne stratégie de survie.

Sauf que, bien sûr, les conditions n'étaient pas normales. L'*USS Elsie Downs* servait de Maison Blanche. Lors d'une guerre conventionnelle, la présidente Pilgrim aurait été emmenée en un clin d'œil dans un bunker quelque part, mais une forteresse flottante semblait être une décision plus sage. Ou pas, pensa Manny. Si les araignées devaient éclore ici, il n'y aurait nulle part où s'enfuir.

Il hocha la tête. Il pensait trop. Pour le moment, c'était l'endroit le plus sûr au monde. Il s'arrêta devant la cabine de la présidente. Deux agents des services secrets encadraient la porte, ce qui fit sourire Manny. Est-ce qu'ils pensaient vraiment que quelqu'un allait attenter à sa vie ici, à bord d'un porte-avions ?

— Salut, les gars, dit-il.

Il ne connaissait pas le nom du Blanc, mais l'autre était inoubliable, l'agent spécial Tommy Riggs. Il avait l'air disproportionné, surtout ici. Manny se demanda combien de fois Riggs s'était cogné la tête contre une porte depuis qu'ils étaient montés à bord de l'*USS Elsie Downs*.

— Elle est réveillée ?

— Juste pour info, dit Riggs, elle s'est levée du pied gauche.

Manny hocha la tête, inspira profondément puis tapa à la porte.

George Hitchens, le premier mari, entrebâilla la porte et jeta un coup d'œil. C'était un type bien et Manny l'appréciait sincèrement. George savait être sociable et charmant quand il le fallait, mais il n'avait pas besoin d'attirer toute l'attention à lui comme le font la plupart des politiciens. C'était le conjoint politique parfait : poli et policé et pourtant indéniablement insipide. On ne parlait jamais de lui que pour les inaugurations et les œuvres de charité, les visites dans les orphelinats et les hôpitaux militaires. La seule polémique qu'il avait suscitée était liée à son insistance, en bon Texan qu'il était, à porter un chapeau de cow-boy chaque fois que c'était possible.

Mais il y avait bien longtemps que George et la présidente Stephanie Pilgrim n'étaient plus amoureux. Ce qui ne voulait pas dire qu'ils ne s'aimaient plus. Ils s'entendaient à merveille. Mais ils n'étaient plus *amoureux*.



Manny, qui était plus proche de la présidente que n'importe qui d'autre – y compris son mari –, ne les avait jamais vus se disputer et jamais Stephanie n'avait dit de mal de lui. Et même s'il était sûr que George connaissait les bonnes vieilles quoiqu'intermittentes habitudes romantiques de Steph et Manny depuis que ce dernier s'était séparé de sa femme Melanie, George n'en avait jamais rien laissé paraître. Pendant un moment, l'un des gros soucis politiques de Manny avait été que George se lasse de son mariage, mais il était resté fidèle. Étonnamment fidèle.

— Manny, dit George en le saluant de la tête.

Il ouvrit la porte. C'étaient les quartiers du capitaine. Et comparés à la norme à bord des navires, ils étaient grands. Bien plus grands que ceux de Manny. Qui, même comparés à une salle de bains new-yorkaise, auraient paru petits. Mais bon, la présidente, c'était Steph et lui n'était que chef de cabinet de la Maison Blanche. Et puis, comme ils étaient à bord d'un porte-avions, que les araignées mangeaient des gens et que les bombes nucléaires tombaient comme la pluie, il essayait de ne pas en faire toute une histoire.

George jeta un coup d'œil à l'agent spécial Riggs et soupira :

— Est-ce que Tommy vous a prévenu ?

Manny baissa aussi la voix :

— Il m'a dit qu'elle s'était levée du mauvais pied.

George grimaça :

— C'est une façon de présenter les choses. Je suis sûr que si je cherche bien, je vais trouver une expression dont les Texans ont le secret avec des serpents à sonnette et tout, mais ouais. Vous êtes prévenu.

— Malheureusement, on a du boulot, dit Manny, et il entra.

Manny fut étonné. Il s'attendait à voir Steph en colère en train de faire des bonds, mais non, elle était assise sur le lit. Les coudes sur les genoux, la tête posée sur les mains. Elle regardait par terre. Elle a l'air vaincue, pensa Manny.

Il se tourna vers George :

— Hmm, est-ce que... vous...

— Oh, ne vous inquiétez pas, l'interrompit George, je me disais que c'était l'heure d'aller prendre mon petit-déjeuner au mess. Une demi-heure, ça vous ira ?

Manny fit oui de la tête et referma la porte derrière George. Il traversa la pièce, s'arrêta devant Steph, hésita puis s'assit à côté d'elle. Il passa son bras autour de ses épaules, mais elle ne réagit pas, ce qui l'inquiéta.

Ce n'était pas la Steph qu'il connaissait. Elle avait été malheureuse après avoir perdu une élection, quand elle avait échoué à devenir sénatrice pour à peine mille cinq cents voix. Pire encore, sa tristesse après sa deuxième fausse couche, quand les médecins leur dirent, à George et elle, qu'il valait mieux qu'ils arrêtent d'essayer. C'est sans doute à partir de ce moment-là, pensa-t-il, qu'ils ont cessé d'être amoureux. Mais même si ces deux événements l'avaient laissée effondrée – elle n'arrêtait pas de pleurer en privé tout en tenant le coup en public –, il ne l'avait jamais vue comme ça. Vaincue.

Brisée.

Sa voix sonnait creux :

— Je ne vais pas y arriver. Je ne vais pas pouvoir aller à cette réunion. Toute ma vie je me suis battue contre l'idée que, parce que j'étais une femme, je n'étais pas assez forte pour être présidente. Et j'ai gagné. Je me suis farci le deux poids deux mesures et toutes ces conneries de ces gros mecs qui pensaient que me prendre de haut, c'était une bonne stratégie. Je n'ai jamais hésité à

prendre des décisions difficiles quand j'étais gouverneure ou quand j'étais sénatrice et, depuis que je suis devenue présidente, j'ai pris aussi toutes les décisions difficiles qu'il fallait. Mais je ne vais pas y arriver, Manny. Mon Dieu, c'était déjà assez difficile de donner l'ordre d'appliquer le *Protocole espagnol*, de bombarder nos propres routes et nos propres ponts, de mettre le pays en pièces. Mais bombarder nos propres villes ? Les militaires peuvent bien mettre le mot "tactique" à toutes les sauces, mais au bout du compte, qu'est-ce que ça change ? J'ai donné l'ordre d'utiliser des armes nucléaires sur notre propre sol. Denver. Chicago. Minneapolis. Combien de gens sont morts à cause des ordres que j'ai donnés ? Combien de gens ai-je sauvés ? Est-ce que j'ai pris la bonne décision, Manny ? Je ne sais pas. Mais ce que je sais, c'est que, là, j'ai explosé le plafond.

Manny ne dit rien. Elle avait raison. Les dégâts causés par les armes nucléaires étaient incalculables. La décision avait été presque impossible à prendre. C'était comme soigner un cancer agressif. Si tu ne fais rien, tu meurs. Mais si tu fais une chimiothérapie, les produits chimiques te tueront peut-être plus vite qu'ils ne tueront le cancer. Pareil pour les bombes. C'était la façon la plus rapide de détruire et de contenir les araignées là où on savait – ou suspectait – qu'il y avait des infestations et des éclosions, mais le coût était si élevé.

Ils avaient essayé d'être prudents. Vraiment. Il y avait des façons de se servir des bombes nucléaires qui causaient des dégâts maximums à long terme – on pouvait irradier une zone sans possibilité de rédemption –, mais ils avaient essayé d'éviter ça. Les frappes avaient été tactiques. Même s'il n'existait pas d'usage "sans risques" des armes nucléaires, les militaires avaient tout fait pour minimiser les retombées et les radiations. Malgré tout,

les scientifiques pensaient qu'ils tiraient un peu trop sur la corde. *Continuer* à se servir des armes nucléaires en Amérique, c'était passer le point de non-retour. Si les araignées étaient le cancer, ils allaient devoir le laisser suivre son cours. Certains membres de l'armée poussaient Steph à poursuivre la politique de la terre brûlée – ce putain de chef d'état-major interarmées, Ben Broussard, insistait comme le gros connard qu'il était – pour détruire toutes les araignées, quel qu'en soit le coût.

— À quoi ça sert tout ça, Manny ? Tu crois que Broussard a raison ? demanda Steph. Trop peu, trop tard ?

Ensuite, ils ne dirent plus rien. Il savait qu'elle n'attendait pas vraiment de réponse. Broussard insistait encore et encore. Il avait lâché un peu de lest la semaine précédente quand ils avaient autorisé le *Protocole espagnol*, la jouant gentil avec Steph pour remporter le morceau. Mais il essayait de lui faire porter le chapeau. Il prétendait désormais que la plupart des dégâts causés par les araignées auraient pu être évités si Steph avait agi de manière plus agressive dès le départ. Si elle avait employé la force nucléaire à la minute où les araignées avaient atteint la côte de Los Angeles. Si elle l'avait fait, Broussard n'arrêtait pas de le répéter, l'Amérique aurait été sauvée.

Ils ne disaient rien parce qu'il était possible que Broussard ait raison.

Cette idée rongait Manny depuis qu'ils s'étaient posés sur l'*USS Elsie Downs*. Et si, au moment où ce cargo s'était crashé dans le port de Los Angeles – et si au moment où ils avaient appris que ces araignées étaient en liberté à L.A. –, ils avaient décidé de rayer la ville de la carte ? C'était un jeu pervers de faire ce genre de suppositions rétrospectives. Comme jouer à l'entraîneur assis sur son canapé. C'était fou. C'était impossible. À

ce moment-là, ils n'avaient aucun moyen de savoir ce qui allait se passer, aucun moyen de savoir ce qu'il fallait faire.

Steph brisa le silence :

— Il est trop tard pour changer quoi que ce soit. Broussard peut parler tant qu'il veut. Ce ne sont que des mots. Je ne suis pas dupe. Il manœuvre pour ne pas porter le chapeau. Elle éclata d'un petit rire, dur, amer. On n'en sort pas de la politique, pas vrai ? Même maintenant, en plein milieu d'une crise existentielle, c'est politique.

— Il faut nous accorder ça, au moins, à nous, humains, répondit Manny. Rien ne peut nous sauver de nous-mêmes. Peut-être, avec assez de temps...

— Du temps ! l'interrompit-elle en aboyant littéralement. Et puis, sa voix redevint calme. Mon Dieu. J'aimerais avoir du temps. Ton ex-femme me dit que si je lui donne ne serait-ce que trois, quatre jours, elle pense qu'elle trouvera la réponse. Ou, et je cite Melanie, "quelque chose qui ressemble à une réponse". Quelque chose qui nous aidera à trouver un moyen de survivre sans nous tuer nous-mêmes. Sinon, à quoi bon ? À quoi bon lutter si c'est pour nous tuer nous-mêmes plus vite encore que les araignées ? Trois ou quatre jours. Est-ce que tu crois que nous avons trois ou quatre jours, Manny ? Vraiment ?

Il aurait voulu lui répondre que oui, bien sûr, que tout ce qu'elle avait à faire, c'était faire confiance à Melanie – brillante, bosseuse – et que tout se passerait bien. Mais il n'en savait rien, c'est ce qu'il lui dit.

— Ouais, moi non plus. Steph bougea un peu. Sauf qu'il faut que j'aille dans cette salle de réunion et que j'essaie de vendre cette idée à un tas d'étoiles, que j'essaie de les convaincre que la meilleure chose à faire,